

michael  
collins

---

minuit  
dans une  
vie parfaite

Christian Bourgois éditeur



# MINUIT DANS UNE VIE PARFAITE

*du même auteur  
chez le même éditeur*

LA FILIÈRE ÉMERAUDE  
LA VIE SECRÈTE DE E. ROBERT PENDLETON  
LES ÂMES PERDUES  
LES GARDIENS DE LA VÉRITÉ  
LES PROFANATEURS



MICHAEL COLLINS

MINUIT  
DANS UNE VIE  
PARFAITE

Traduit de l'anglais  
par Isabelle Chapman

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*Midnight in a Perfect Life*

Mes plus sincères remerciements à :

Carol Kennedy  
Kirsty Dunseath  
Maggie McKernan  
Dominique Bourgois  
Emily Henry  
Rich et Teri Frantz  
William O'Rourke

© Michael Collins, 2009  
© Christian Bourgois éditeur, 2011  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-267-02153-0

*À mes parents, ma femme et mes enfants,  
Nora, Eoin, Tess et Mairead !*





Tout a commencé au bord du précipice de la quarantaine, au sein d'un mariage sans enfant, lorsque je me suis trouvé confronté aux statistiques : j'avais désormais moins d'années devant moi que derrière. Lori, ma femme, faisait face à la même échéance – la mort était notre avenir –, et de trois ans mon aînée, à l'âge navrant de quarante-trois ans, sa crise semblait plus sérieuse que la mienne. Son compte à rebours biologique était lancé, et comme elle n'avait pas réussi à tomber enceinte « à l'ancienne », elle s'était sentie obligée de nous livrer tous les deux corps et âme aux bons soins de la science, attifés de blouses ouvertes dans le dos, condamnés à être examinés, palpés, auscultés, dans une ultime tentative de donner la vie.

Inutile de dire que cette année a été la plus périlleuse de notre histoire. Il était fort probable que la fécondation aurait lieu non pas dans l'abandon d'une brûlante étreinte, mais au fond d'une boîte de Petri, où, comme un ado timide que l'on propulse sur une piste de danse, un spermatozoïde irait s'aventurer à l'intérieur d'un ovule.

Dès le départ, j'étais contre.

Je me rappelle encore ce dimanche matin d'automne où nous avons rempli les papiers de la clinique. Implicitement je savais que l'enjeu s'épelaient *liberté*. Égoïsme oblige, il était entendu que le dimanche, nous traînions au lit, dans une indécision voluptueuse, responsable de rien ni de personne, hésitant entre un petit déjeuner tardif et un déjeuner style brunch, tout en effectuant des sondages dans les profondeurs abyssales de l'édition dominicale du *New York Times*.

Déjà, rien qu'en feuilletant les formulaires, et en laissant de côté la paperasse médicale et financière, j'étais tombé sur des bons de réduction pour une parure de lit *Elmo* à cent quatre-vingt-dix-neuf dollars, plus frais de port, et une enveloppe portant un cachet de cire rouge, un sceau royal. L'enveloppe contenait un coupon qui permettait éventuellement de gagner des billets pour l'enregistrement de l'émission *Bozo le Clown* – cinq ans d'attente en moyenne pour ceux qui s'inscrivaient sur la liste. Tout cela accusait la vanité qu'il y aurait à s'aventurer dans un royaume doré de l'enfance régi par la nécessité.

La décision se trouva en outre temporairement suspendue lorsque, en ouvrant le formulaire qu'elle devait compléter par des précisions sur son passé gynécologique, Lori fondit en larmes au souvenir d'un avortement datant de ses années de lycée, une époque où, à la croire, elle tombait enceinte en un battement de cils.

Dans mon esprit, cet incident de parcours ne portait pas ombrage à notre bonheur conjugal. C'était de l'histoire ancienne, quelque chose que j'avais entendu évoquer en passant, et pourtant, nous voilà bel et bien saisis de mélancolie abortive et embrayant sur la question de Dieu. Pour être exact, lorsque Lori aborda le sujet de la

pénitence, je lui fis remarquer que Dieu était peut-être en mesure de tout voir, mais en avait-il vraiment envie ? Je citai à l'appui la Shoah et la famine en Afrique. « Crois-tu qu'Il ait quoi que ce soit à foutre du sexe avant le mariage ? » lui dis-je.

Cela se termina par une bonne petite dispute.

Apparemment, la culpabilité l'avait poursuivie toute sa vie d'adulte, et de manière irrationnelle, elle attribuait son infertilité à un châtement divin.

L'affaire de l'avortement ne m'était donc pas inconnue. Un garçon nommé Donny Machin-*kowski* avait mis Lori en cloque. La première fois que j'en avais entendu parler, c'était peu après le début de notre vie commune, sur une route qui traversait un paysage aux allures de no man's land entre Milwaukee et Chicago au retour d'une visite à ses parents. La mère de Lori avait passé la soirée à chanter les louanges de feu le petit copain de sa fille, surnommé « le prince ukrainien », qui (l'hiver où un mémorable blizzard avait frappé Eau Claire) avait joué dans l'équipe de curling de l'État. Lori avait eu « un faible » pour lui pendant toutes ses années de lycée – c'est ainsi que sa mère présentait la chose avec cette ardeur déconcertante que provoquent les bouffées de nostalgie, me faisant comprendre que si le mauvais sort ne s'en était pas mêlé, il serait toujours de la famille. Le « prince », en effet, était mort un an plus tard, en 1971, alors que la guerre du Vietnam se terminait. Le chromo de cette vie courte et douce-amère aurait pu être convaincant si je n'avais su que, avant de se tirer au Vietnam, ledit « prince » avait engrossé Lori.

N'empêche, la véritable question, au-delà de toute considération philosophique et spirituelle, était la

suivante : Lori devait-elle oui ou non confesser son avortement sur le formulaire ? Cela changerait-il quelque chose aux procédures de la clinique ? En petits caractères il était écrit que la clinique devait disposer de tous les détails de votre cas.

Lori se tourna vers moi : « Crois-tu que si j'avoue que je me suis fait avorter à l'époque où c'était illégal, je risque d'être poursuivie ?

— N'avoue rien ! Mens !

— Parfois j'ai l'impression que j'ai rêvé, dit-elle, soudain apaisée.

— C'est possible. »

Laissant Lori aux joies de la paperasserie, je me retirai dans notre chambre pour passer mon appel du dimanche matin à ma mère dans son établissement d'hébergement pour personnes âgées indépendantes, l'EHPAD Potawatomi.

La seule prétention à la célébrité de cette maison consistait en son emplacement, soit à moins d'un mile de l'endroit où en 1959 s'était écrasé l'avion transportant Buddy Holly, Ritchie Valens et le Big Bopper ; le jour où la musique est morte, pour reprendre les paroles de la chanson de Don McLean, « American Pie ».

Musique à part, c'était le lieu où ma mère était censée mourir, sauf que, pour compléter mon palmarès de promesses brisées, j'étais sur le point de ne plus pouvoir honorer les factures et, déposant le joug du devoir filial, de la livrer aux chiens de l'assistance sociale.

Le fait que je ne rajeunissais pas et que je galérais exacerbait, à mon avis, la dureté de cette décision, même si en me payant le luxe de rationaliser, au terme d'un raisonnement tiré par les cheveux, je me plaisais à penser

que la relation parent-enfant relevait de la seule catégorie d'amour vouée à terme à la séparation. N'empêche, j'avais conscience de la portée de mon geste : l'abandon d'un être en vie en faveur d'un être encore à naître. J'avais vu un assez grand nombre d'adorables têtes blondes, de soi-disant petits génies, pour savoir que je m'apprêtais à sacrifier ma mère à la perspective médicalement assistée de perpétuer l'espèce en donnant le jour à des cons qui, un jour ou l'autre, cela ne faisait pas un pli, me laisseraient au bord de la route.

Cela en disait long sur ma fibre paternelle. Je me sentais aussi taillé pour la paternité que le roi Hérode !

Bien entendu, j'aurais pu supplier Lori de comprendre la situation de ma mère ou me montrer plus franc à propos de la mauvaise passe que je traversais, mais je reculais devant cette indignité et l'aveu que j'étais aux abois. D'emblée, dans notre relation, j'avais surcompensé d'une manière qui m'interdisait de m'essayer avec elle à la franchise, tant je m'étais répandu en mensonges éhontés sur mes succès d'écrivain et de script doctor à Hollywood.

La réalité était tout autre.

En dépit de deux romans publiés et du classement de l'un d'eux parmi les meilleurs livres de l'année du *New York Times*, je gagnais moins qu'une secrétaire à la fac, où j'enseignais parfois au titre de chargé de cours. Pire, et bien plus inquiétant, au moment où je rencontrais Lori, mon troisième manuscrit, qui m'avait tenu dans les chaînes pendant quatre ans, avait été refusé par toutes les maisons d'édition de New York.

À mesure que notre couple se consolidait, j'escamotais sous un habile baratin les paquets de pognon que je lui avais fait miroiter, évoquant l'art avec un grand A et

la crise du livre, et ajoutant que je travaillais à une résurrection de mon roman que j'avais rebaptisé *L'Opus*.

Si j'ai quelque chose à reprocher à la Lori des premiers jours, c'est sa crédulité, à moins, ce qui serait plus grave, qu'elle n'ait choisi la facilité en préférant ne pas voir dans mon jeu. Toujours est-il qu'elle ne m'a jamais mis au pied du mur. Je mentais peut-être trop bien. Difficile de déchiffrer le passé.

Je me rappelle l'avoir, lors d'un de nos premiers rendez-vous « officiels », observée pendant qu'elle examinait sur leur rayonnage les nombreuses traductions de mes deux romans. Elle se prétendait intimidée à l'idée de se trouver en présence « d'un auteur vivant ». Eh bien, je me sentais fier d'inspirer un pareil respect compte tenu de ce qu'était la réalité de ma situation. Pour elle, ma carrière n'avait rien à voir avec « la routine écœurante d'une existence ordinaire ». À l'époque, elle voyait en moi quelque chose que je ne voyais pas moi-même.

Pour tout dire, c'est elle qui m'a couru après. Nous nous étions déjà vus pas une fois, mais deux, avant que je m'avise de la regarder vraiment. C'est elle qui m'a rappelé les circonstances de notre première rencontre, car pour ma part j'en conservais un souvenir plutôt vague. J'écrivais pour un magazine masculin un papier sur une opération humanitaire au profit d'une association de défense des animaux sur le thème « Adoptez un chien pour une journée », une bonne excuse pour draguer dans les parcs à chiens des jardins publics des jeunes cadres dynamiques et coincées. Soudain, le doberman de Lori, Brutus, leva sa gueule de cerbère en permission de l'Enfer de la paire de couilles aussi grosses que des couilles d'homme qu'il était en train de

lécher voluptueusement, pour se jeter sur le bâtard de fox-terrier que j'avais adopté pour la journée.

Bref, je me souvenais seulement des couilles du clebs.

La deuxième fois, ce fut à un gala au profit d'une association de survivants du cancer. Une survivante, Denise Klein, avait suivi un de mes cours du soir d'autofiction. Denise était une amie personnelle de Lori. Me reconnaissant, Lori fit monter les enchères jusqu'à neuf cent cinquante dollars uniquement pour réserver sa place dans un cours d'écriture de six semaines animé et offert à la cause par votre serviteur.

L'atelier avait entamé sa troisième semaine quand je m'aperçus de son existence. Elle venait de se couper les cheveux et arborait la coiffure rendue célèbre par Mia Farrow dans *Rosemary's Baby*. La semaine d'après, lorsque je la complimentais sur la profondeur émotionnelle de son travail – un tissu d'inepties élégiaques à propos d'un certain Toby, un chat qu'elle avait eu quand elle était petite – dans une étreinte post-coïtale chez moi, dans mon appartement, elle m'avoua les détails peu glorieux, pour elle, de notre première rencontre au parc à chiens.

Je sais maintenant que c'est son attirance pour moi qui m'a séduit en elle. Elle me confortait dans la voie lamentable menant tout artiste à se laisser un jour ou l'autre guider par son public.

Lors d'une de ces premières rencontres amoureuses, alors qu'elle était lovée contre moi, elle me révéla son âge et la fragilité intrinsèque de son tempérament. À trente-sept ans, elle admettait ouvertement qu'elle souffrait de confusion personnelle et spirituelle, ainsi que de troubles émotionnels, sous-entendu, elle avait eu des histoires de cul peu reluisantes. Elle confessait aussi un

égoïsme qui l'avait incitée à se focaliser sur sa carrière. Et se décrivait elle-même sous le terme de « marchandise endommagée » !

Elle correspondait presque à la perfection au profil que je recherchais.

Au cours de ces premières rencontres, dans l'espace de silence que deux adultes génèrent entre eux et dans lequel la Vérité peut émerger, j'eus la sensation qu'elle entretenait envers les hommes une certaine lassitude, d'autant plus intense après ce qui était arrivé à « une amie d'amie », une divorcée qu'un amant d'un soir avait ligotée sur son lit et sodomisée avant de se sauver sans la libérer. Elle avait été trouvée le lendemain matin par son enfant.

Devant la noirceur de la psyché masculine et le mal que les êtres humains sont capables de s'infliger les uns aux autres, elle avait peu ou prou renoncé à l'amour. De son propre aveu, les bons partis avaient les uns après les autres convolé avec d'autres, ou plutôt, comme elle me le confia non sans une pointe de dérision une fois que nous nous sommes connus un peu mieux, tout ce qui lui restait, c'étaient « les pédés et maintenant les écrivains ».

Portés par ces instants privilégiés de cocooning, après être sortis ensemble seulement trois mois, en vertu du principe que nul ne peut vivre dans un état d'isolement émotionnel, nous nous sommes, moi à l'âge de trente-cinq ans, et Lori à trente-huit, liés l'un à l'autre pour le meilleur et pour le pire au cours d'une tranquille escapade qui nous a menés devant le juge de paix et les fameuses écluses de Sault-Sainte-Marie.

Lori s'est bornée à prendre son lundi. Il n'y a pas eu de lune de miel.



Je pensais que ce que nous avons développé au cours des années qui suivirent était riche : nous nous comportions en adultes, nous nous suffisions à nous-mêmes, nous avons réduit nos besoins au minimum, nous étions immunisés contre les diktats de la mode et la pulsion de consommation.

Lori connut une panne dans sa vie active, une brève période de chômage causée par une OPA hostile qui m'incita à imiter sa signature pour obtenir un crédit souple gagé sur l'appartement afin de payer nos factures et la maison de santé de ma mère, bien que, au bout du compte, Lori fût réembauchée et promue au sein de la même société une fois celle-ci restructurée.

Bref, pendant ces quelques années, je pus écrire tranquille, coupé de la soi-disant vraie vie grâce aux revenus de Lori, libre de m'enfoncer gaiement dans le borborygme de *L'Opus*, voguant inexorablement vers un naufrage silencieux dont Lori avait l'élégance de ne jamais parler, ou qu'elle ne comprenait pas.

Toutefois, la providence s'en mêla dans la deuxième année de notre mariage, le jour où mon agent, grâce à des textes que je lui avais envoyés plusieurs années auparavant, me décrocha un contrat de nègre pour un vénérable auteur de polars : Perry Fennimore. Une aubaine qui redonna du pep à ma carrière, et à mon compte en banque.

\*

Notre existence se serait sans doute maintenue sur la ligne de flottaison, ce qui nous aurait permis de voir la retraite arriver d'un œil serein, si notre amie commune,

Denise Klein – la survivante du cancer – n’avait eu une rechute. Son assurance santé lui ayant refusé un traitement expérimental de moelle osseuse, elle s’était mise dans la tête, alors qu’elle avait déjà trois filles adolescentes, d’avoir un autre enfant, un fils putatif, par l’intermédiaire d’une mère porteuse...

Ce fut une bien larmoyante histoire dont elle tint la chronique quotidienne dans le *Chicago Tribune* sur le thème de l’amour et du sens de la vie, un témoignage vibrant d’émotion, dont le clou était ses lettres à son enfant non né. Elle rendait gloire aux siens comme à l’Éternel, ses filles manifestant une foi aussi solide que la sienne. C’était le genre de famille où on se serait volontiers échangé des organes, tant était noble l’amour qui circulait entre ses membres.

En fin de compte, Denise ne pouvait empêcher l’inévitable. En octobre 1996, elle devint une note en bas de page dans les annales des revues médicales au titre de première femme à avoir eu après sa mort un ovocyte fertilisé implanté dans l’utérus d’une mère porteuse.

Après les funérailles, en rentrant chez nous en voiture, je fis observer que je m’attendais presque à ce qu’une des filles se révèle la mère gestationnelle. Que n’avais-je dit là ! Lori se cacha le visage dans les mains et éclata en sanglots. À l’époque, je n’avais pas encore pris la mesure de son désir de procréer.

Il avait été question d’un chat, jamais d’un enfant ! Je supposais qu’en tant qu’adultes, rationnels, modernes, nous avions passé un accord tacite sur cette question, d’autant plus que nous ne rajeunissions pas. Sur le plan philosophique, j’invoquais des considérations socio-historiques sur la grossesse instrument de contrôle biologique sur les hommes aussi bien que sur les femmes.

N'avions-nous pas conquis la procréation ? *Essayer* de tomber enceinte me semblait aussi absurde que d'essayer d'attraper la polio.

Bref, j'étais persuadé que Lori prenait la pilule. Après tout, je connaissais son histoire d'avortement. N'empêche, l'année suivante, il commença à être question de changer de vie : nous descendrions de nos cimes somptueuses pour aller végéter dans un piètre pavillon de la grande banlieue comme n'importe quels parents, promenant une poussette dans les jardins publics, recevant des petits diables pour le goûter, suant aux fourneaux pour mijoter de bons petits plats... Jusqu'au jour où Lori me déclara tout à trac, avec un petit trémolo hystérique au fond de la gorge : « Si *L'Opus* est ton destin intellectuel, la seule chose qui te survivra, alors les enfants sont mon destin biologique. »

Elle était « propriétaire de son appart ». C'était son mantra – l'atout dans sa manche. Lorsque mon faux en écriture auprès de l'établissement de crédit fut révélé au grand jour, je crus que mon mariage allait y rester. Je l'avais *trahie*, je lui avais *menti*, voilà les mots qu'elle déversa dans un torrent de douleur, de chagrin et d'indécision.

Je me suis démené pour m'amender, mais c'est mon contrat avec l'auteur de romans noirs Perry Fennimore qui m'a sauvé la mise. Contrairement à toute attente, alors que son succès en librairie n'avait jusqu'ici fait que se tarir, le bouquin auquel j'avais apporté une lourde contribution se trouva propulsé en tête des listes de best-sellers, et ce pas qu'un peu grâce à moi, du moins c'est ce que je faisais valoir. J'avais à point nommé déposé un chèque à la banque la semaine précédant la fatale découverte de Lori concernant le crédit,

et je m'étais mis, un peu vite certes, à me réjouir de toucher bientôt le gros lot.

Toujours est-il que cet épisode avait assez fait pencher la balance en sa faveur pour que je consente à éjaculer dans le gobelet en carton du service de consultation externe d'une clinique.

\*

C'est ainsi que la complexité de mes relations avec Lori colora ma conversation avec ma mère, et quand je dis conversation, c'est une façon de parler.

L'appel a duré en tout cinq minutes et vingt secondes : deux minutes pour rouler le fauteuil de ma mère jusqu'au téléphone, une autre que ma mère passa à me demander qui j'étais, et encore une autre à écouter l'infirmière qui le lui rappelait en lui montrant une photo de moi.

Sa démençe, dans un sens, m'apportait réconfort et consolation. Au moins elle n'apprendrait jamais à quel point je l'avais trahie. Cet appel s'est déroulé comme n'importe quel autre. À la fin, je lui ai dit simplement : « Je t'embrasse, maman », et j'ai raccroché.

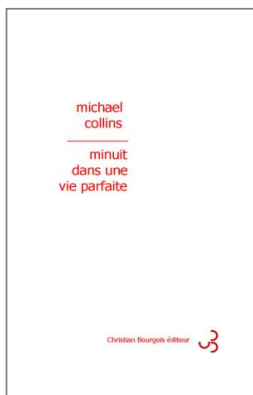
Lori m'attendait. Elle m'a dit : « Quelque chose te tracasse. » Elle voulait savoir si tout allait bien.

J'ai répondu par l'affirmative.

Lori s'est remise à regarder par la fenêtre.

J'ai vu qu'elle avait rempli le formulaire. Elle attendait un agent immobilier pour faire évaluer l'appartement. D'après les papiers préliminaires, le détail de la facture pouvait se monter jusqu'à soixante-dix mille dollars.

Réalisation : Nord-Compo à Villeneuve-d'Ascq  
Impression : C.P.I. Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée  
Dépôt légal : mars 2011. N° 2094 (00000)  
Imprimé en France



# Minuit dans une vie parfaite Michael Collins

Cette édition électronique du livre  
*Minuit dans une vie parfaite* de Michael Collins  
a été réalisée le 07 mars 2011  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782267021530).  
ISBN PDF : 9782267021929.  
Numéro d'édition : 2094.